

## « Il n'y a que des différences qui se ressemblent »\*

Par Aurélia Belkhiri

“ Doctorante en sociologie, j'ai la chance de bénéficier du programme *Averroès*. C'est à Oran que mes recherches ont débuté sur le thème du retour des retraités émigrés/immigrés algériens en terre natale. Il y a toujours quelque chose de l'affect dans le choix d'un objet de recherche et sans doute qu'en ce qui me concerne plus encore... Mon père avait dix ans lorsqu'il a quitté l'Algérie pour rejoindre la France en compagnie de ses parents et de ses huit frères et sœurs. J'ai le souvenir qu'il parlait très souvent du pays de son enfance avec nostalgie.

Je ne crois pas que le sentiment de l'exil puisse se donner en héritage pourtant, j'ai éprouvé la nécessité de retracer et comprendre une histoire qui est tout à la fois celle de ma famille et celle de nombreux algériens qui ont fait l'expérience d'un départ et d'une arrivée dont on ne revient vraiment jamais.

J'ai donc découvert l'Algérie, terre de mes ancêtres à 25 ans, et me suis découverte mi-étrangère, (française de par ma mère), mi-algérienne de par mon père : une position de l'entre-deux en somme. L'image qui me vient souvent en tête lorsque je pense à ma position particulière vis-à-vis de cet extraordinaire laboratoire de la cohabitation des mondes que constitue l'Algérie, est celle d'un funambule tâtonnant sur un fil, suspendue entre deux infinis tout à la fois semblable et distinct : Histoire d'une Algérie française et d'une France algérienne.

Une position privilégiée je crois, qui a sans doute facilité le contact avec mon terrain de recherche mais aussi qui m'a permis d'avoir toujours un pas de côté : ni tout à fait d'ici ni tout à fait d'ailleurs avec en filigrane, la possibilité d'une position compréhensive à l'abri d'un ethnocentrisme toujours trop réducteur. Malgré tout, mon adaptation à ce nouvel univers familier et étranger, ne s'est pas faite sans difficultés. Je me suis trouvée pour le moins bousculée dans mon rapport à ma féminité et les premiers temps qui suivirent mon arrivée auront été parsemés de mises en garde répétées quant à la dangerosité de ma présence, qui plus est féminine sur le territoire algérien. Mais il m'a semblé nécessaire d'accepter la part de risque inhérente à toute confrontation à la nouveauté, et s'il est important pour un jeune chercheur découvrant « l'ailleurs » d'écouter les conseils des personnes qui le peuplent, il est tout aussi important de s'autoriser à en faire lui-même l'expérience.

Forte donc de ma position d'entre-deux rives de la méditerranée, j'allais découvrir qu'elle me liait à la condition des émigrés/immigrés que je tentais de comprendre et au-delà même, à tous les algériens qui portent en eux des références culturelles métissées, dont un lien qui n'a cessé de perdurer depuis le départ des colons, à savoir : celui qui les rattache à la culture française.

Ce que l'on trouve dans le voyage de recherche qui se transforme bon gré mal gré en une quête initiatique, est la conscience que l'unité et la diversité sont inséparables. Les identités se mêlent et l'on appartient en même temps à une famille, une province, une nation, un continent et tout cela sans faire oublier qu'il y a un au-delà de la pluralité des identifications, et c'est un lien qui reconstitue l'unité en intégrant la diversité : le sentiment d'appartenance à l'espèce humaine.

Et ce n'est sans doute pas un hasard si je poursuis actuellement mes recherches dans une ville qui n'a finalement aucun lien avec mon histoire familiale. Après avoir renoué avec certains membres de ma famille qui vivent à Oran, j'ai éprouvé le besoin de retrouver le point zéro de l'histoire, ce point à partir duquel tous les possibles sont ouverts car il n'y a justement pas d'histoire et pas de passé pour nous rendre étranger. Je vis actuellement à Tlemcen dans une famille qui m'a généreusement accueillie : rencontre fortuite ou hasard objectif, histoire d'une adoption qui s'est tissée autour d'une curiosité réciproque et qui a su transcender les liens du sang. Je ne connaissais rien ou presque de l'Algérie il y a encore quelques mois de cela et j'y suis aujourd'hui chez moi, non pas par droit mais par choix, non pas par devoir mais par amour. J'ai commencé mon « périple algérien » à Oran et si j'ai finalement décidé de m'installer à Tlemcen pour la fin de mes recherches c'est pour pouvoir être à la fois dans et hors de l'histoire, multiple et unique... ”

\* Claude Lévi-Strauss